

La torturée

Danielle Kimm

Number 24, Spring 1985

Les yeux dans la nuit

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/15814ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Kimm, D. (1985). La torturée. *Moebius*, (24), 57–61.

D. KIMM

La torturée

L'histoire commence un jeudi après-midi. Quelle date c'est, en quelle année on est, l'histoire ne le dit pas. Il y a une fille et une bicyclette. Et puis une rue, des voitures, des passants, beaucoup de passants. Il fait beau, une journée éblouissante.

* * *

La fille est sur sa bicyclette. Toutes deux descendent la rue à une vitesse folle. On pourrait presque voir des étoiles dans leur sillage. Ou des flammes. Ou des oiseaux. La fille roule vite, beaucoup trop vite, et il y a un accident. Prévisible, l'accident? Oui, tout à fait prévisible: la fille chantait.

* * *

Les choses se passent ainsi. Au coin de la rue, elle ne voit pas le camion. Elle ne le voit pas. Elle accuse mal le choc, elle tombe. La bicyclette passe sous le camion. Alors tout le monde s'arrête pendant un instant, un instant d'une précision inouïe. L'asphalte, le vent, les passants, tous sont autour de la fille, tous s'immobilisent.

* * *

La fille n'est pas morte. Au contraire. Elle se relève déjà et déjà cherche sa bicyclette. Celle-ci est écrasée sous les roues du camion, broyée, anéantie. Une vision horrible, et la fille vacille de douleur. Elle ne supporte pas de voir cette chose, sa bicyclette ainsi torturée, elle ne le supporte pas. Comme une enragée, elle tente de la dégager. Et en même temps elle pleure. D'impuissance? Non. De rage.

* * *

Tous la regardent, tous ne bougent pas.

* * *

Si je n'ai pas décrit la fille, c'est peut-être intentionnel, comment savoir? Je pourrais dire qu'elle est faite comme une démesure. Grande, trop grande, avec des yeux trop noirs et des mains trop larges. Des gestes brusques aussi, tellement démesurés. Pour une fille je veux dire. Elle a 15 ans. Elle a bien un nom mais elle ne l'aime pas, aussi elle ne le dit jamais. Quand on l'appelle, elle ne répond pas.

* * *

La bicyclette n'a pas de nom. C'est une bicyclette bleue, trois vitesses, avec égratignures et panier de plastique bleu, craqué. Cassé le panier. Le frein arrière ne fonctionne pas, n'a jamais fonctionné. C'est son père qui la lui avait achetée, pour son anniversaire. La fille n'avait pas dit merci.

* * *

Dans les jours qui suivent, la bicyclette est réparée. Dans les jours qui suivent, la fille ne se sépare plus de sa bicyclette. Je veux dire qu'on les voit toujours ensemble, près l'une de l'autre. Pendant quelques jours encore elle roule sur sa bicyclette. Et puis de moins en moins. Et puis plus du tout. Elle marche plutôt en la traînant à côté d'elle. A ce moment là, elle continue d'aller à l'école et à ses cours de trompette. Après elle n'y va plus. De toute façon, c'est l'été.

* * *

Qu'elle ait parlé à sa bicyclette dans les jours qui suivent, on n'en est pas certain. Quand elle passe, on voit bien qu'elle remue les lèvres mais elle pourrait tout aussi bien être en train de chanter. Elle a toujours chanté. Un jour pourtant, c'est inévitable, elle passe sur le trottoir, tirant sa bicyclette, et on entend des mots sortir de sa bouche. On entend : «Tu verras, on s'en sortira».

* * *

Sa trompette, je ne sais pas ce qu'elle en a fait. Je me souviens seulement de cette scène inoubliable : une fille, une bicyclette, une trompette. Elles étaient trois, toutes droites, indéplaçables dans le coucher de soleil. C'était dans le parc où il y a cet ange énorme. Elles étaient aux pieds de l'ange, dans le coucher de soleil. La fille jouait de la trompette, à tue-tête comme on dit, elle hurlait sa trompette, infiniment blessée. Les sons heurtaient tout autour. C'était certainement une musique ultime car, de sa trompette, je ne sais pas ce qu'elle a fait après.

* * *

Dans les mois qui suivent, je la perds de vue. C'est quelqu'un qui me parle d'elle. Et un autre. On me dit qu'elle est devenue folle. Qu'elle avait toujours été un peu bizarre. Mais qu'après son accident, elle a complètement perdu la carte. Qu'elle est restée pareille, accrochée à cette journée-là, une journée éblouissante. Qu'elle porte toujours les vêtements de cette journée: une jupe verte en coton, un vieux t-shirt noir, des espadrilles. Même quand c'est l'automne. Qu'elle enfille bien quelques chandails de laine, mais qu'elle persiste à rester les jambes nues, les pieds nus dans ses espadrilles. Qu'elle aime sentir le vent entre les poils de ses jambes.

* * *

Quelqu'un me raconte l'avoir vue, assise sur un banc, un dimanche matin. Même qu'il pleuvait. Elle avait enlacé sa bicyclette et, le front appuyé sur le métal bleu, elle pleurait. Elles étaient complètement trempées, transpercées, inondées. Une fontaine. Quelqu'un me raconte son histoire. Paraît-il qu'il sait: c'était une fille qui croyait à l'âme des objets. Elle était atteinte par la douleur des objets, par leur solitude. «Tout est clair» disait-il. Je n'ai pas répondu, qu'aurais-je pu répondre?

* * *

Ainsi, durant plusieurs années, je ne la revois pas. Je n'entends plus parler d'elle. D'elles. Et puis je les revois. Au Musée d'art contemporain. Elles sont là, toutes les deux, je les vois. Il y a beaucoup de monde autour d'elles. Comme ce jeudi où il faisait si beau, une journée éblouissante. Tous les regardent, tous ne bougent pas. Elles non plus ne bougent pas, toutes les deux immobiles comme des statues. Sur le socle, il est écrit: La fille à la bicyclette. Bronze. François Jutras.

* * *

Merci à Robert Davidson pour son dessin. C'est exactement cela.

